

Le camion de la liberté

Autor(en): **Vaucher, Madeleine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **27 (1997)**

Heft 1

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827275>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le camion de la liberté

Nous débutons ici la série de récits, envoyés par les lecteurs de «Général», qui constitueront la mémoire de ce siècle. Il s'agit d'événements authentiques, destinés à être légués aux générations futures.

Arrivé à une centaine de mètres du poste gardé par des sentinelles armées, notre véhicule tombe en panne. Il est 11 h 30. L'officier allemand responsable nous accorde une demi-heure pour réparer, affirmant que, selon les ordres reçus, la frontière sera irrémédiablement fermée pour nous à partir de midi. Les mains et les bras couverts de cambouis, notre chauffeur s'escrime sur la mécanique rebelle avec l'énergie du désespoir. Mais elle ne se met à tourner que pour s'arrêter lamentablement sitôt après. Restés silencieux et angoissés sur le camion, nous percevons comme une malédiction le bruit de l'engin à bout de forces. Les mitrailleuses du poste sont pointées sur nous. Il n'est pas question de partir pour la Suisse après 12 heures. Elles mettraient impitoyablement fin à notre odyssée.

* * *

J'avais seize ans lorsque, en juin 1940, l'offensive allemande en France jeta la population sur les routes. Mon père, victime de la crise horlogère des années vingt, avait décidé de quitter Bienne en 1926 et de s'installer à Maule, un bourg proche de Versailles, avec femme et enfant. Il y exerçait son métier d'horloger-rhabilleur et y tenait une bijouterie avec ma mère.

A Maule, l'ordre d'évacuation ne fut que partiellement suivi et nous étions parmi ceux qui décidèrent de rester chez eux. Mais une voisine, marchande des quatre-saisons, offrit une place pour moi à l'arrière de sa camionnette encombrée de marchandise. Les

jambes pendantes et les mains serrées sur les deux portes arrière du véhicule, j'allais partir, presque contente de l'aventure, lorsque mon père, resté lucide dans la panique générale, me fit descendre de l'étrange moyen de transport, qui m'aurait séparée de mes parents et exposée à tous les dangers.

Nous restâmes à Maule, jusqu'au 12 juin, puis nous prîmes le train pour Paris, dans l'espoir de pouvoir retourner en Suisse. C'était surtout en songeant à mon avenir que mes parents avaient pris cette décision. Nous laissons notre maison et nos biens derrière nous, à la garde de Dieu. Il n'y avait pas d'autre choix.

A la légation, on nous informa que le dernier convoi partait le lendemain de la gare de Lyon pour la Suisse. Mais déjà tôt le matin, le quai était envahi par des hordes de voyageurs et le train lui-même occupé jusqu'au plus petit recoin. Le bruit courut qu'un nouveau convoi partirait pour la Suisse le lendemain. Nous passâmes la nuit dans les rues, près de la gare. Deux jeunes gens s'étaient joints à nous, transportant chacun, dans son étui, un violon qu'ils ne quittaient jamais.

Avec eux, je me mis à errer dans les alentours, afin d'éviter la longue attente et le cortège de questions qui nous assaillaient. Je crois que nous avions tous trois la même impression dans ces lieux rendus fantomatiques par un éclairage parcimonieux, que notre errance, en faisant la part du rêve, nous éloignait d'une réalité aux lendemains incertains.

Au matin du 14 juin, jour de l'entrée de la Wehrmacht dans la capitale, tout espoir de retour en Suisse par le train s'était envolé. C'est ce que les employés de la légation, située près des Invalides, nous confirmèrent. En les quittant, mon père, ma mère et moi partîmes au hasard dans Paris, comme sous le coup d'une condamnation sans appel. Vers midi, nous nous trouvâmes près de l'Arc de triomphe, sur les Champs-Élysées, où, avec quelques rares spectateurs, nous vîmes, la tête vide et les yeux hagards,

les Allemands défiler. Un spectacle dont je n'oublierai jamais l'impression presque physique qu'il produisit en moi: celle d'un mur d'airain sans fin, qui écrasait nos âmes et saccageait nos cœurs.

Ma mère était de père français et j'avais vécu mon enfance et mon adolescence près de Paris. Des soldats, qui assuraient la sécurité du défilé, s'approchèrent de nous pour nous demander nos papiers. Quand ils comprirent que nous étions Suisses, ils nous lancèrent en allemand:

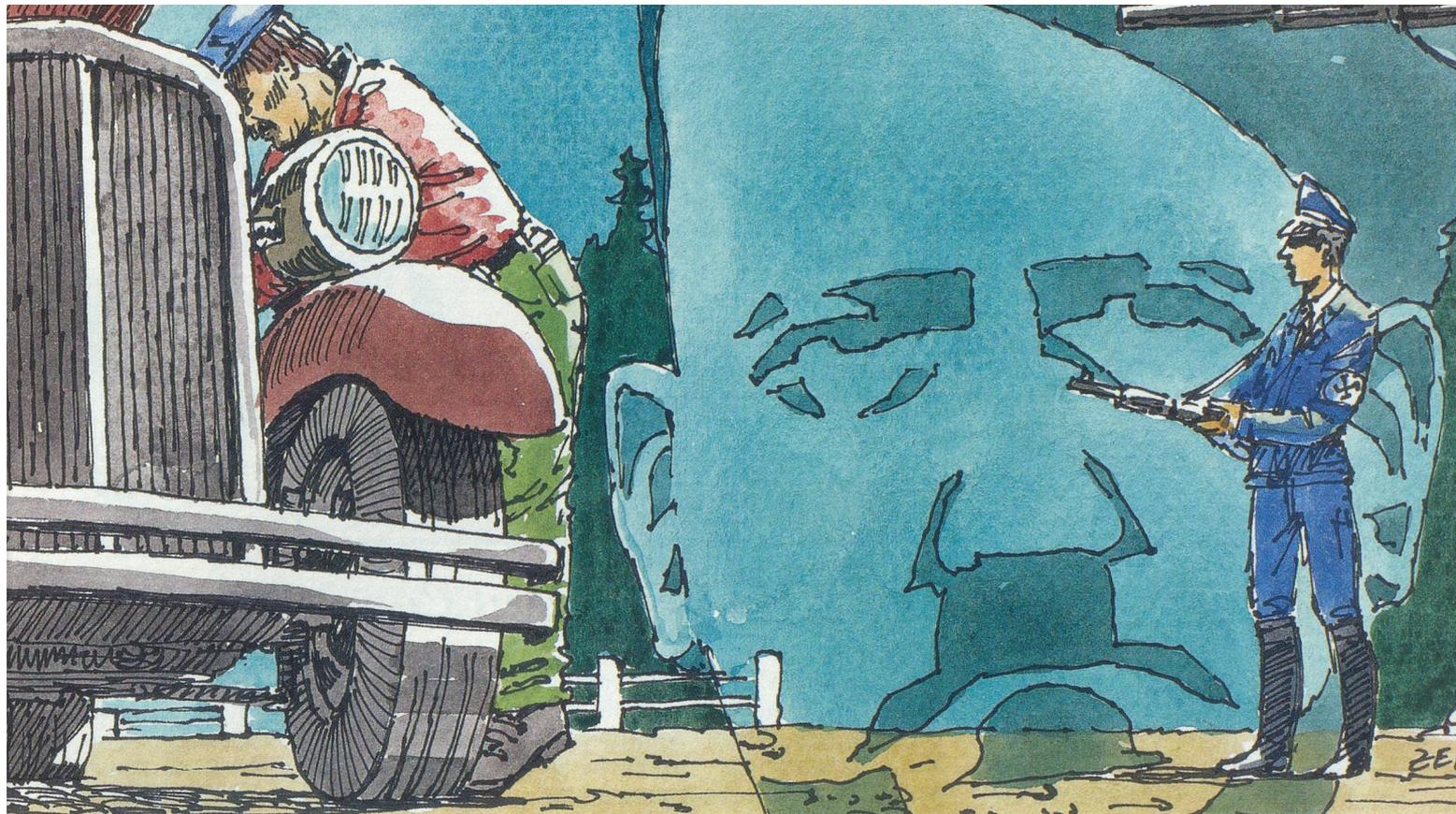
– Nous nous reverrons bientôt, dans votre pays!

Il n'était plus possible de sortir de la ville. Même la banlieue, où habitaient mes grands-parents, qui étaient restés terrés chez eux, nous était interdite. Nous vécûmes trois semaines dans un hôtel du centre avec, pour tout bagage, le sac à dos de mon père contenant ses outils de rhabilleur et du linge de rechange.

Lorsque l'accès à la banlieue redevenit possible, mes grands-parents nous accueillirent dans leur pavillon d'Arcueil-Cachan. Je retrouvais le jardin fleuri de roses et d'arbustes multicolores et parfumés qui avait fait les délices de mon enfance. De fréquentes visites à la légation restèrent sans résultat. Un retour en Suisse, par le rail ou par la route ne paraissait pas prévisible avant longtemps...

Nous obtînmes l'autorisation de retourner à notre domicile de Maule, mais n'y trouvâmes qu'une maison saccagée, avec une bijouterie vandalisée. Toutes les pièces précieuses avaient disparu. De retour à Paris, un employé de la légation, fils d'un ancien ami de Bienne, nous fit savoir qu'un camion, qui avait déjà fait un voyage pour évacuer des archives, allait repartir avec des documents pour la Suisse. La chose s'ébruita. Devant les protestations de plusieurs nationaux cherchant, comme nous, à être rapatriés, le ministre Stücki donna priorité aux personnes sur les papiers administratifs.

Le camion, une cabine pour le chauffeur et son aide et un pont non



Dessin Urs Zeier

protégé, fut aménagé pour transporter une trentaine de personnes voyageant assises sur des planches en guise de siège et à ciel ouvert. Pour moi, c'était, après une succession de chocs qui avaient transformé mon existence en cauchemar, l'espoir de revivre dans un ailleurs que l'amour du pays – ressenti par mes parents – rendait magique à mes yeux.

Vint le jour du départ avec, pour tous, l'angoisse d'être arrêtés à un contrôle et de ne pouvoir poursuivre notre route. Quel serait alors notre sort? Que deviendrions-nous, qui avions tout perdu?

Des barrages, il y en a eu plusieurs. Et des vérifications de documents, des fouilles, d'interminables attentes, de nouveaux départs, avec, chaque fois, la peur grandissante de ne pas parvenir au but. Les Allemands occupaient le pays sur tout le trajet jusqu'en Suisse, et ils avaient installé des postes à tous les passages de frontières.

Il était déjà tard le soir, lorsque nous parvînmes à celui de Fahy. Nous fûmes refoulés. Commença alors un terrible ballet le long de la frontière. De poste en poste, nous nous heurtâmes aux mêmes refus. Aux environs de minuit, le chauffeur reprit la route de Besançon et, dans cette ville, se dirigea vers la Kommandantur. Les passagers silencieux du camion, serrés les uns contre les autres sur leurs bancs

inconfortables, ne pouvaient que s'étonner de cette destination. Ils ne savaient rien des discussions qu'avait eues avec les chefs de poste notre chauffeur.

Ce n'était pas pour nous mettre dans la gueule du loup que nous échouâmes, ce soir-là, à la Kommandantur de Besançon. C'était pour essayer d'y obtenir, en plus des documents que nous détenions, le laissez-passer qu'on nous avait réclamé à chaque tentative de passage de la frontière. Mais il fallait attendre le lendemain, pour adresser notre requête à la personne responsable.

Nous passâmes la nuit dans un dortoir, sur des matelas crasseux et infestés de vermine. J'en gardai longtemps la trace. Nous étions réveillés de bonne heure. Il ne nous restait plus qu'à attendre. Notre groupe s'était égayé dans les couloirs du bâtiment où nous avions passé la nuit. Notre patience s'épuisait au fil des heures, tandis que nos espoirs s'amincissaient.

Notre chauffeur, dont nous n'avions plus de nouvelles, devait être quelque part à attendre le bon vouloir des autorités d'occupation. Lorsqu'enfin il apparut pour nous réunir, nous comprîmes, malgré sa réticence à montrer trop d'optimisme, qu'il était arrivé à ses fins.

Ce fut le départ, encore une fois, pour tenter de passer la frontière.

Sous la menace des mitrailleuses, le chauffeur du camion et son assistant tentent un ultime essai. Nous sommes à Delle, à cent mètres du territoire suisse et toutes les tentatives de réparer le camion se sont avérées infructueuses. La demi-heure accordée est presque écoutée et notre sort paraît scellé.

Il est 11 h 55. Surmontant ses hoquets, le moteur du camion montre des signes de convalescence, alors que nous sommes résignés à affronter le pire. Oui, ça y est! Cette fois, le moteur tourne. A grand bruit, mais il tourne!

Avant qu'il ne cale, le chauffeur s'installe au volant et le camion démarre. Nous sommes reconnaissants à notre guide d'avoir mené à bien l'aventure de notre rapatriement, avec sang-froid et intelligence.

Était-ce son habileté technique ou l'influence bénéfique de la mère patrie? Toujours est-il que, sans broncher, notre camion nous amène bravement jusqu'à Bienne, par le col des Rangiers.

Pour nous, qui sommes épuisés c'est la fin d'un voyage. Mais ce n'est pas la fin d'une période sombre dans laquelle devaient être plongés des millions d'êtres humains.

Madeleine Vaucher